TEMPERATURE

Du 4 novembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
9 h. du matin...	56	13
Midi.....	66	19
3 P. M.....	62	17
6 P. M.....	62	17

La situation morale à l'entrée du 20e SIÈCLE.

Nous venons d'entrer dans le vingtième siècle chrétien, laissant derrière nous dix-neuf cents ans de merveilleux progrès de toute sorte, moraux, scientifiques, politiques et économiques et voyant s'ouvrir devant nos yeux un avenir insondable, impénétrable, au seuil duquel surgissent à chaque instant et s'agitent d'une façon désordonnée de terribles problèmes qui troublent et affolent tous les esprits, qui menacent de destruction toutes les sociétés humaines.

Courons-nous aveuglément aux abîmes, ou sommes-nous sur la voie qui conduit au salut, à la régénération?

Tel est le cri qui s'échappe aujourd'hui de toutes les poitrines, la question que se posent tous les hommes de cœur, tous ceux qui ont le moindre souci de leur avenir, de celui de leurs enfants et des enfants de leurs enfants.

La réponse est facile à faire; elle est tout entière dans le glorieux et ineffable passé du christianisme. Quand on jette un regard en arrière sur ces dix-neuf cents ans, quand on voit d'où ils sont partis et où ils sont arrivés, on reste ébloui, on cherche à comprendre comment ces grandes choses ont pu se réaliser, et l'on n'y réussit pas.

Il y a pourtant, sans que l'on ait besoin de se perdre dans les nuages, de remuer ciel et terre, un moyen bien facile et bien simple de s'en rendre exactement compte. Il suffit de remonter aux principes. Quand le Christ, quel qu'il ait été d'ailleurs, Dieu ou simplement le modèle des bienfaiteurs de l'humanité, a fait son apparition parmi nous, il a trouvé le monde divisé par des querelles d'intérêt, par des luttes souvent sanglantes entre les membres d'une même famille et entre les différentes communautés. C'était alors l'état normal dans les sociétés humaines. Or, comme en dépit des rêveurs d'une égalité chimérique et impossible, parce qu'elle est contraire à la nature humaine, il y a toujours eu et il y aura toujours des supérieurs et des inférieurs en intelligence comme en puissance physique, par conséquent, des forts et des faibles, des riches et des pauvres, les luttes avaient dû fatalement se terminer par l'écrasement des seconds par les premiers. Les nations comme les communautés étaient devenues, sous ce triste régime, de véritables troupeaux d'esclaves sous la férule des richards et des puissants. C'était inévitable.

Qu'a fait le Christ? Il a pris le contre-pied de la morale antique. C'était le principe de l'intérêt, de l'égoïsme qui avait fait tout le mal; c'est à l'intérêt, à l'égoïsme qu'il s'est attaqué. Au lieu de protéger le riche, il a défendu le pauvre. Il n'a pas dit au petit: prenez le bien que possède le grand. Ce n'eut été alors que l'application en sens contraire de la morale antique. La richesse n'eut fait que changer de main, sans profit pour l'humanité.

Il a dit au riche: donnez votre superflu à celui qui manque du nécessaire. A tous enfin, il a dit: aimez-vous les uns les autres; traitez votre prochain comme vous voudriez qu'il vous traite vous-mêmes. Au lieu de tirer à vous la couverture, jetez la sur les membres grelottant de votre voisin. En un mot, l'amour, le dévouement, voilà pour lui la loi et les prophètes. C'est là ce qui a fait toute la grandeur du christianisme, voilà ce qui lui a permis d'accomplir des merveilles incomparables et d'opérer des progrès que le monde entier considérerait comme impossibles, si l'histoire n'était pas là pour les attester; et c'est pour n'y être pas restés fidèles que nous sommes encore aujourd'hui témoins de tant de misères.

C'est ici qu'éclatent dans toute leur laideur les erreurs de nos réformateurs modernes. Ils basent toute leur morale politique et sociale sur l'intérêt le plus sordide; ils chassent de leurs autels l'amour et le dévouement qui rapprochent et unissent pour y placer l'égoïsme et la jalousie qui divisent et engendrent les conflits. Le christianisme avait procédé par l'amour chez les uns, par la résignation chez les autres.

Ils procèdent, eux, par la haine et la révolution. Ils sont allés jusqu'à dire qu'il n'y avait aucun progrès dans le passé qui ne fût plus ou moins taché de sang.

Impossible de travestir plus audacieusement l'histoire. Autrefois, c'étaient les réformateurs qui étaient martyrisés par les chefs d'Etat. Aujourd'hui, ce sont les chefs d'Etat qui sont martyrisés par les révolutionnaires.

Mais quoi que tentent et fassent ces derniers, à quelqu'école qu'ils appartiennent, et de quelque titre qu'ils se décorent—anarchistes, nihilistes, communistes, collectivistes—ils n'empêcheront jamais les mêmes causes de produire les mêmes effets, les mêmes principes de conduire aux mêmes conséquences. Ils ont réveillé les anciennes haines, rétabli les anciennes luttes, il en est résulté comme autrefois la victoire des forts et des puissants sur les faibles et les pauvres.

Les premiers s'étaient coalisés pour venir à bout de leurs adversaires qui menaçaient de l'emporter par le nombre. Ceux-ci se sont coalisés à leur tour, pour résister au flot montant de l'aristocratie d'argent prenant pour base d'action ce principe que l'union fait la force; ils ont rêvé la destruction de la propriété individuelle pour lui substituer la propriété collective qui ne peut aboutir qu'à un monstrueux despotisme de l'Etat.

Voilà où nous en sommes, à notre entrée dans le vingtième siècle. Quel est le système, quelle est l'école qui l'emportera sur l'autre? Dieu seul le sait, mais quel que puisse être le vainqueur, soyons bien persuadés qu'il ne peut conduire qu'à des catastrophes. Il n'est pour nous tous qu'un moyen de salut, c'est d'en revenir franchement et complètement aux principes du christianisme qui sont diamétralement opposés à ceux de nos pseudo-réformateurs et de nos pseudo-conservateurs.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LA FRANCE EN LOUISIANE.

Nous lisons dans le "Petit Parisien":

Le prodigieux développement qu'ont pris, au cours du dix-neuvième siècle, les Universités américaines reste un sujet d'admiration et d'étonnement pour la plupart des gens de notre Europe. Il faut bien le dire, c'est à l'initiative privée surtout qu'est dû ce développement. Les dons et legs de plusieurs millions de dollars pour la fondation ou l'extension d'une Université ne sont pas rares en Amérique.

Parmi ces Universités, il en une, peu ou mal connue chez nous, quoiqu'elle se trouve dans un pays découvert par un Français, Robert Cavelier de la Salle, et colonisé par des Français, la Louisiane. Cette Université, institution de grande importance et qui mérite d'attirer l'attention des éducateurs européens, fut elle-même fondée par un Français, Paul Tulane, dont elle porte le nom depuis 1884.

Il existait bien, dans la Louisiane, un embryon d'Université qui avait son siège à la Nouvelle-Orléans. On y enseignait la médecine depuis 1834 et le droit depuis 1847. Ces deux Facultés étaient relativement prospères; mais la Faculté des lettres, créée en 1849, avait dû être abolie quelques années plus tard, pour être organisée de nouveau en 1878.

Un Français de la Louisiane

L'ensemble de ces Facultés ne laissait pas de former un corps assez maigre. Les cours étaient peu suivis; l'enseignement mal rétribué; les professeurs quelconques. Tout changea, grâce à Paul Tulane.

Nous devons à un professeur de l'Université Tulane, M. Alcée Fortier, des renseignements pleins d'intérêt sur l'œuvre et sur la vie de notre généreux compatriote.

"Paul Tulane, dit-il dans la "Revue internationale de l'enseignement," était fils de Louis Tulane, né à Rille en 1767, dont le père et le grand-père avaient été magistrats à Tours. Louis Tulane immigra à Saint-Domingue, où demeurait son beau-frère, riche planteur de l'île. Celui-ci fut tué avec toute sa famille par les noirs, et Louis Tulane s'échappa à grand'peine de Saint-Domingue avec sa femme et s'établit en 1792 près de la ville de Princeton, dans l'Etat de New-Jersey. C'est là que naquit son fils Paul, en 1801."

Les médiocres ressources de la famille Tulane ne lui permirent de donner à l'enfant qu'une instruction très rudimentaire. Celui-ci savait tout juste lire, écrire et compter quand, à l'âge de quinze ans, il entra comme petit employé dans une boutique de Princeton. Mais les Tulane avaient des parents en France qui étaient dans une situation de fortune assez aisée. En 1818, un de ces parents vint aux Etats Unis et prit le jeune Paul pour compagnon de voyage. Les deux cousins allèrent voir ensemble le général Jackson à l'Hermitage et le grand orateur Henry Clay à Lexington.

Mais ce qui frappa le plus Paul Tulane dans cette dernière ville, ce fut le collège municipal, où il fit la rencontre de plusieurs jeunes gens de la Louisiane qui, faute de trouver chez eux les éléments d'instruction supérieure dont ils avaient besoin, étaient venus les chercher à Lexington.

La fondation Paul Tulane.

"Sans doute, suppose M. Fortier, se dit il alors qu'il voudrait voir un grand collège de même sorte établi à la Nouvelle Orléans, et c'est probablement l'idée qu'il eut en 1818 qui germa plus tard et produisit l'Université Tulane."

Quoi qu'il en soit, son voyage à travers les Etats Unis terminé et son conseil de retour en France, Paul Tulane, qui avait mis à profit ses loisirs pour compléter son éducation, résolut de s'établir à la Nouvelle Orléans. Il y débarqua en 1822. La fièvre jaune ravageait la ville; les magasins, les administrations se vidaient rapidement. L'énergique jeune homme n'en eut que plus de courage. Il réfléchit qu'il lui serait d'autant plus facile de trouver une place et de se créer une situation dans une ville où tant d'emplois se trouvaient vacants par la mort ou par la fuite de ceux qui les occupaient.

Le fait est que Paul Tulane ne tarda pas à sortir de pages. Son activité, son intelligence, ses strictes principes d'économie le portèrent à la fortune. Il prit rang parmi les principaux négociants de la Louisiane et, quand il quitta le commerce, en 1873, il était à la tête d'un capital de plusieurs millions de dollars.

Ce fut à cette époque aussi qu'il quitta la Nouvelle-Orléans pour se fixer à Princeton, sa ville natale, où il demeura jusqu'à sa mort en 1887. Cette période dernière de sa vie fut occupée à l'exécution du grand projet qu'il méditait depuis 1818.

"Paul Tulane, dit M. Fortier, n'avait jamais été marié et avait résolu de consacrer sa fortune à l'éducation de la jeunesse en Louisiane. Il nomma à cet effet un bureau d'administration et lui confia à différentes reprises des sommes d'argent se montant à près de onze cent mille dollars. Les administrateurs des fonds Tulane décidèrent de consacrer cet argent à la création d'une grande université à la Nouvelle-Orléans et firent un contrat avec l'Etat de la Louisiane, par lequel l'Université de la Louisiane devint l'Université Tulane de la Louisiane, avec les facultés ou départements de médecine, de droit, de lettres et de sciences."

Le collège Newcomb.

D'autres dons accrurent peu après l'Université Tulane. Des départements annexes furent créés, comme ce collège pour jeunes filles dû à la générosité de Mme Louise Newcomb et fondé par elle en mémoire de sa fille Sophie, morte à l'âge de quinze ans. Elle donna pour cette fondation un million de dollars de son vivant et, à sa mort, (4 avril 1901), un autre million et demi.

Les jeunes filles obtiennent le diplôme de bachelier au collège Newcomb; puis, si elles désirent obtenir les grades de maître ès arts et de docteur en philosophie, elles suivent à l'Université Tulane les mêmes cours, et dans les mêmes classes que les garçons; il y a aussi au collège Newcomb, un département très prospère pour l'art et la poterie.

Ajoutons que, de même que Paul Tulane, Mme Newcomb est d'origine française. Son père était de Baltimore et s'appelait Lemonnier.

M. Fortier nous apprend encore qu'à l'Université Tulane le département académique est divisé en deux parties: le collège des arts et des sciences et le collège de technologie. L'extension universitaire y fonctionne depuis plusieurs années, sous forme de cours gratuits. Enfin, le chiffre total des étudiants de l'Université Tulane monte pour toutes les facultés à plus de 1,100.

Les trois âges de la colonie

C'est assez dire son importance. Mais peut-être sera-t-on curieux de savoir encore ce qui reste de l'influence française, au point de vue de l'éducation et en dehors de l'Université dont nous venons de parler, dans cette Louisiane découverte et colonisée par des Français et où les noms de villes rappellent eux-mêmes ceux de la métropole.

M. Fortier reconnaît lui-même que le développement intellectuel de la Louisiane fut très lent sous la domination française. Les colons français qui avaient quelque fortune envoyaient leurs fils en France. Pour les filles, il n'y fallait pas songer. Bienville, le fondateur de la Nouvelle-Orléans (1718), eut alors l'idée de s'adresser aux sœurs grises du Canada. Le projet échoua. Bienville se retourna vers les Ursulines, qui acceptèrent. En effet, un contrat fut signé, le 13 septembre 1726, entre la Compagnie des Indes et les religieuses. Bienville n'était plus gouverneur lorsque les Ursulines arrivèrent en Louisiane, mais c'est à lui que revient l'honneur d'avoir fondé la première école de filles à la Nouvelle-Orléans.

Au deuxième âge de la colonie, pendant la domination espagnole, le nouveau gouvernement tâcha d'établir en Louisiane des écoles espagnoles. Mais celles-ci ne prospérèrent guère à cause de l'attachement des colons pour la langue française.

"On raconte même, dit M. Fortier, que les Ursulines refusèrent d'accepter parmi elles les religieuses espagnoles ne sachant pas le français. Leur école est la seule dont il soit fait mention pour les filles sous les dominations française et espagnole. Quant aux garçons, on ne sait trop où ils reçurent leur instruction. Beaucoup d'entre eux furent sans doute élevés en France, et les autres réussirent à s'instruire d'une manière quelconque, car tous les voyageurs parlent d'une manière favorable des colons français de la Louisiane."

Dès que la Louisiane fut devenue américaine, les législateurs du territoire s'occupèrent d'établir un collège à la Nouvelle Orléans (1805). D'autres établissements furent créés dans la suite, parmi lesquels le collège Jefferson, le collège Centenary, le collège des Jésuites et l'Ecole militaire.

Mais c'est à partir de la fondation Tulane que l'enseignement secondaire et supérieur a vraiment pris son essor en Louisiane. La France a bénéficié de cet essor. Il existe à l'Université Tulane et au collège Newcomb des cours avancés de langue et littérature françaises; il s'est également formé à l'Université Tulane un cercle français qui est très prospère et qui sert de complément à l'Athénée louisianais. Des cours de français ont été fondés dans les trois écoles publiques supérieures de "High Schools" de la Nouvelle Orléans. De plus, la Société du 14 Juillet a établi une école gratuite de garçons où l'on donne l'instruction en français et en anglais à cent cinquante enfants, et l'Union française a fondé une école parallèle pour les filles.

On voit que les descendants des colons français dans la Louisiane ne cessent de donner des preuves de leur attachement à notre pays.

"Nous croirions, dit M. Fortier, que l'éducation de nos enfants est incomplète s'ils n'apprenaient pas le français, qui fut la langue de nos pères. Nous y sommes passionnément attachés, et nous ne le laisserons pas éteindre dans notre Louisiane, fondée par des Français."

Nobles paroles, qu'il convenait d'enregistrer et qui iront au cœur de tous nos compatriotes.

CRUCIFIÉ.

Voici bien la plus étrange folie que l'on puisse imaginer.

A Welschmets (Tyrol), un paysan s'est crucifié lui même; il s'était attaché à une croix qu'il avait fabriquée, et s'était enfoncé deux clous à travers les deux pieds, ainsi qu'un troisième à travers la main gauche. Il a été trouvé suspendu, vivant encore et en pleine connaissance. On l'a transporté à l'hôpital. Le malheureux est atteint du délire de la persécution.

Une anecdote sur le général de Galliffet rapportée par le "Figaro".

"Quand le général de Galliffet subissait sa captivité en Allemagne, le courrier du prince de Galles vint lui offrir de la part de son maître tout ce qui pouvait rendre moins pénible son exil. Le général remercia: il n'avait besoin de rien. Puis, se ravisant:

"—Je ne désire qu'une chose. Les armes de la Prusse sont heureuses, je risque d'être longtemps prisonnier: si je ne puis être échangé contre un officier général, je supplie Son Altesse Royale d'obtenir pour moi de S. M. le roi de Prusse la permission de retourner en France et de m'y battre comme "simple soldat".

"Le vieux roi Guillaume, touché d'une pareille offre, inclinait à l'accepter. Mais Moltke s'y refusa:

"—Non! non! répétait il. Un tel acte, dans un pays chevaleresque comme la France, serait de trop dangereux exemple."

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Triste soirée que celle de dimanche. Il pleuvait à torrents et l'air agité faisait prévoir le froid qui allait s'abattre sur la ville.

C'était là un grave inconvénient, surtout pour une population comme la nôtre, gâtée par les brillants soleils et les nuits tièdes qui venaient de se succéder pendant plusieurs semaines. Il y avait à craindre que les amateurs de théâtre ne fussent tentés de rester chez eux et que la représentation de "A Royal Rogue" ne fût manquée. Il n'en a rien été. La popularité de Jeff de Angelis est telle, que tous les habitués du Tulane étaient à leur poste à l'heure fixée.

"A Royal Rogue" est réellement un opéra comique, quoiqu'on ait dit, seulement le poème est beaucoup plus affriolant que la musique. C'est la comédie surtout que l'on va applaudir dans cette pièce qui est en effet charmante. Voilà pourquoi la partie musicale est reléguée au second rang par les amateurs.

M. De Angelis y est inimitable d'un bout à l'autre de la pièce. Il est d'une bonne humeur inaltérable et il a à sa disposition une foule de ressources qui étonnent et charment l'auditeur.

Sa façon d'enlever le rôle principal lui fait le plus grand honneur. Ce n'est pas seulement un farceur, c'est un veritable comédien que M. De Angelis. Son succès assure à la troupe qui l'accompagne une série de brillantes salles pendant la saison qui vient de commencer. Il est du reste fort bien entouré par Miss Gertrude Mackenzie et Miss Adelia Barker. Deux voix d'hommes, celles de MM. Dudley et Norman, ténor et basse, se sont fait beaucoup applaudir.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier

Particulièrement utile dans les Maladies Nerveuses, la Malaria, la Consomption, le Surmenage, l'indigestion, la Grippe, la Débilité Générale.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

THEATRE AUDUBON.

On sait que l'Académie de Musique, remise à neuf, a pris le nom de Théâtre Audubon. Le nouveau directeur est M. Fourton qui a déjà fait ses preuves parmi nous.

L'ouverture aura lieu, samedi prochain, avec un drame à grand effet par la troupe Aubrey.

"Paul Kauvar" — c'est le nom de la pièce de début — est appelé à un grand succès. Ajoutons que la salle a été splendidement décorée et que le spectateur y trouvera tout le comfort moderne.

La troupe, nous affirme-t-on, est de premier ordre et compte plus d'une étoile, entr'autres, Miss Kate Dalglisch.

THEATRE CRESCENT.

Nous ne nous étendrons pas sur le drame "The Sorrows of Satan" qui vaut certainement mieux que le roman de Miss Corelli, parce qu'il est dégagé des longueurs inutiles et des dissertations philosophiques dont est encombrée l'œuvre de la romancière. Il nous suffira de dire que tout en étant fantastique et sombre, il n'est ni obscur, ni ennuyeux. Il a plu au public et a été fort applaudi. Les interprètes, nous devons le dire, n'ont pas peu contribué au succès de la pièce. Ross O'Neal a fait preuve de talent dans le rôle de Tempest.

Il y a dans son jeu comme dans son débit une grande sincérité; il émeut son public, ce qui est la principale qualité pour un artiste à la scène.

Ed. Mawson nous a donné un excellent prince Rimanoes; il est, du reste, puissamment aidé par une voix superbe qui double la valeur de son débit. Ce qu'il faut surtout vanter, c'est la jeu et l'ardeur dramatique de Miss Nellie Yale dans le rôle de Lady Sibyl Elton. Dans plusieurs scènes, elle fait preuve d'un rare talent.

Le public l'en a récompensée en l'applaudissant à outrance. "The Sorrows of Satan" ont obtenu un succès franc et durable. C'est une brillante semaine qui s'ouvre pour le Crescent.

GRAND OPERA HOUSE.

On sait que "Northern Lights" est un drame qui se passe parmi les Indiens que l'apparition d'une aurore boréale pousse à la révolte contre les Etats-Unis. On conçoit tout ce que cette donnée comporte de dramatique. Il n'en fallait pas davantage pour fournir à la troupe Baldwin-Melville l'occasion de s'y tailler un grand succès. C'est ce qu'il lui est arrivé, en effet. Tous ces excellents artistes ont lutté de talent et d'entrain, en cette circonstance.

Nous citerons, entr'autres, M. Freeman qui, dans son rôle d'indien civilisé, a fait preuve d'une rare habileté. L'artiste avait complètement disparu.

Le public avait réellement devant lui non plus Freeman, mais bien Swiftwind.

M. Sainpolis est accoutumé aux applaudissements du parterre depuis qu'il fait partie de la troupe Baldwin-Melville: le rôle qu'il remplit est un de ceux qui conviennent le mieux à sa nature et à son genre de talent. Il y a remporté un succès tout à fait exceptionnel. C'est un acteur précieux dans une troupe. Nous en dirons autant de Miss Linthicum, toujours belle, toujours gracieuse, toujours dramatique.

Les autres membres de la compagnie, Miss Lucia Moore, MM. Hart, Socola, etc., méritent les bravos du parterre et les éloges de la critique.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 91 Commencé le 29 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XXVII

LOIN DE PARIS.

Suite.

"Poursuivez votre carrière, et si lorsque l'enthousiasme, irréfléchi peut-être, de la première heure, sera passé, vous persistez dans votre résolution, moi aussi, je vous promets, dans toute la sincérité de mon âme, d'être à vous et de vous donner mon consentement et ma main avec bonheur!

"Voilà, mon cher Marcel, ce que je vous aurais dit si j'étais encore à Paris.

"Peut-être auriez-vous redouté alors pour moi les dangers de la vie à laquelle j'étais astreinte.

"Cependant je peux vous dire que les plaisirs fiévreux et tout extérieurs que j'avais sous les yeux ne me tentaient pas!

"Je ne suis qu'une simple nature faite pour l'ombre et l'existence paisible et modeste de la famille!

"Ici du moins je suis à l'abri des tentations qui pouvaient vous porter ombrage.

"Si quelque bonne fée vous transportait d'un coup de baguette dans ce château de Pleyber au milieu des braves gens qui l'habitent, vous seriez pleinement rassuré.

"Celle que vous appelez votre adorée n'y court aucun danger.

"Voilà, mon cher ami, ce que je voulais vous dire.

"C'est fait.

"Quand vous recevrez cette lettre, je penserai encore à vous, mon unique ami, car désormais il me serait impossible de vous effacer de ma mémoire et de vous retirer la place que vous tenez dans mon cœur.

"J'ai confiance en vous! Ayez confiance en moi de même et attendons l'avenir!

"Votre amie,

MARIE-MADELEINE."

Elle écrivait l'adresse lorsqu'elle se leva précipitamment et se pencha à sa fenêtre.

Et aussitôt elle s'écria:

—Lui!

Deux voyageurs à pied arrivaient lentement du village et examinaient la façade vraiment belle du manoir.

L'un d'eux était le révérend M. Turner.

L'autre son neveu, Marcel Broudin.

Et le plus âgé disait à une fille de basse-cour qui se dirigeait vers les cuisines, un poulet dans une main, un canard dans l'autre:

—Madame la comtesse de Pleyber, s'il vous plaît!

XXVIII

VISITE IMPRÉVUE.

Après un déjeuner en tête à tête avec sa protégée, la vieille comtesse était allée faire un tour de promenade sous les ombrages de son parc et respirer avec délices l'air pur de ses jardins qui lui paraissaient cent fois plus beaux depuis qu'elle y possédait cette Marie-Madeleine dont la perte lui avait été si cruelle.

Ce fut sans aucun plaisir qu'elle se vit rejointe par une de ses nombreuses filles de service, qui lui disait:

—Madame la comtesse, il y a deux messieurs qui vous demandent.

—Qui sont ils?

—Je ne l'ai pas demandé. Ils viennent du village....

La vieille dame fit entendre un léger grognement, hésita dix secondes et dit avec brusquerie:

—Qu'on les fasse entrer.... J'y vais!

Elle se sentait envahie d'un soupçon qui l'attristait.

Est ce que ces inconnus ne viendraient pas, par hasard, au sujet de Marie-Madeleine?

N'allait-on pas tenter de la lui enlever de nouveau?

Elle se dirigea vers sa maison sans hâte, comme si en y arrivant elle eût dû n'y trouver que de mauvaises nouvelles.

Lorsqu'elle entra dans son salon, elle fit un geste de surprise.

M. Turner avait un aspect étrange qui l'étonnait.

Ce qu'elle allait entendre devait l'étonner plus encore.

—Madame la comtesse de Pleyber? demanda l'inconnu en s'inclinant.

—Oui, monsieur.

—Je vous prie de m'excuser, madame, si je prends la liberté de venir vous importuner dans votre retraite. De graves circonstances m'y obligent. Je suis M. Turner, un étranger, pour vous. Depuis une vingtaine d'années je demeure en Australie, j'étais en France où je suis né. Ce jeune homme qui m'accompagne est le fils de ma sœur, mon neveu. Il s'appelle Marcel Broudin et demeure à Neuilly, à quelque distance de votre hôtel de l'avenue d'Inkermann.

—Ah!

—Il y a quelques jours mon neveu a eu l'occasion, fortuite, de protéger une jeune fille pour laquelle vous avez eu de grandes bontés.... Paris n'est pas sans danger pour les filles les plus honnêtes et les plus honorables. Marcel, en quelques conversations avec votre protégée, a su qu'elle n'avait pas connu ses parents et qu'elle avait été recueillie par vous, au sortir d'une ferme dans laquelle elle était élevée et d'où on venait de la chasser....

—C'est parfaitement exact, monsieur.

—Assurément, j'ai bien peu de chances d'obtenir un renseignement qui puisse m'être utile, mais je dois vous dire quel intérêt m'engage à venir vous demander quelques détails sur l'enfance de cette jeune fille, Marie-Madeleine, je crois?

—Oui, monsieur.

—Au moment de mon départ pour l'Australie, j'avais une fille.... Je devais supposer son avenir assuré. A la suite d'événements que je vous expliquerai, si vous le désirez, cette fille s'est trouvée sans protection et sans famille.... Elle a disparu. Personne ne peut ou ne veut me dire ce qu'elle est devenue. Rentré en France, depuis quelques semaines, je la cherche.... En peu de mots vous pouvez confirmer ou m'enlever la légère espérance que la révélation de Marcel m'a donnée. Que savez vous des premières années de cette enfant?

La comtesse de Pleyber était une brave femme.

On le sait.

Le ton de M. Turner la touchait.

Cependant elle fut un instant sans répondre.

Il insista:

—Je vous jure, dit-il, que, de de même que vous, je n'ai en vue que le bonheur de cette jeune fille.... Je sais que vous avez eu des bontés infinies pour elle. Vous n'avez rien à craindre. Quoi qu'il arrive, ne serait-elle pas toujours pleine de reconnaissance et d'affection pour vous?

La comtesse se résigna:

—Je connais bien peu de chose des premières années de son enfance. Je puis même vous dire que je n'en sais guère que ce qu'elle m'en a conté elle-même. Le plus simple serait, je crois, de la faire venir et de l'interroger directement.

—Je n'osais vous le demander.

La comtesse étendit la main et sonna.

Yvonne arriva aussitôt.

La visite de ces deux inconnus piquait sa curiosité et l'engageait à rester aux environs du salon.

—Priez donc Marie de descendre, ordonna la vieille dame.

Et en attendant l'arrivée de sa protégée, elle affirma:

—Vous ne sauriez croire quel chagrin ce serait pour moi d'être obligée de m'en séparer. En quelques années je m'y suis attachée autant que si elle eût été ma vraie fille. Seule je sais tout ce que son cœur contient de délicatesse et de bonté.

La porte s'ouvrit.

Marie-Madeleine entra rougissante et confuse.

Cependant elle était déjà préparée à cette entrevue.

En apercevant M. Turner et Marcel, elle avait été profondément troublée.

—Marie, ordonna la comtesse, approche-toi, mon enfant. Ces messieurs désirent te poser quelques questions.

M. Turner ne se lassait pas de la regarder.

Dans ses traits il retrouvait quelque chose de ceux de mademoiselle de Rambert.

Etait-ce une illusion ou une réalité?

Il était frappé d'une ressemblance qui cependant eût été presque imperceptible pour tous